

Les Canadiens souffrent-ils de naïveté politique?

Josef Škvorecký

Volume 26, numéro 6 (156), décembre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31200ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Škvorecký, J. (1984). Les Canadiens souffrent-ils de naïveté politique? *Liberté*, 26(6), 3–20.

JOSEF ŠKVORECKÝ

LES CANADIENS SOUFFRENT-ILS DE NAÏVETÉ POLITIQUE?

**Quelques observations
d'un Néo-Canadien originaire
de l'ancien monde**

NDLR: Né en 1924 à Nachod en Tchécoslovaquie, Josef Škvorecký a quitté son pays en 1968, lors de l'invasion soviétique, pour s'établir à Toronto, où il dirige une maison d'édition en langue tchèque et enseigne la littérature américaine à l'université. Traducteur des principaux romanciers américains contemporains, il est l'auteur de plus de vingt ouvrages, romans, recueils de nouvelles, essais, traduits dans une quinzaine de langues. En français, on peut lire de lui, aux Editions Gallimard: La Légende d'Emöke, L'Escadron blindé, Le Lionceau, Les Lâches, Miracle en Bohème et Le Saxophone basse (voir Liberté no 149, octobre 1983). L'article que nous publions avec l'aimable autorisation de l'auteur a d'abord paru en anglais, dans le numéro du 25^e anniversaire de la revue Canadian Literature (Vancouver, no 100, printemps 1984). La traduction française est de François Ricard.

Vous n'aimerez pas cet essai. Mais, que cela vous réconforte, la question qui lui sert de titre est stupide, et vous savez pourquoi si vous dédaignez — comme

je les dédaigne moi-même avec véhémence — les hypothèses de nature collective. Après tout, hormis leur citoyenneté, est-il une seule chose que les Canadiens possèdent en commun? Pas même une langue, en fait. Selon toute vraisemblance, il y a des Canadiens qui sont naïfs; quelques-uns sont même carrément niais. Par contre, il y en a d'autres qui sont raffinés, bien informés, pleins de talent. Un tel truisme peut être dit de n'importe quelle nation.

La question devrait donc se lire ainsi: *Est-ce que beaucoup de Canadiens souffrent de naïveté politique?* Quoique je déteste heurter les sentiments des gens, j'ai bien peur qu'il ne me faille répondre par un oui. Hélas, la naïveté politique est le fait de beaucoup de Canadiens.

Tant et aussi longtemps que ces hommes et ces femmes ne font pas partie du monde de l'enseignement ou de celui des mass-média, leur naïveté est excusable. Il n'existe pas, dans ce pays, de séances d'endoctrinement obligatoires pour tous, et la majorité de nos concitoyens se vouent simplement à cette bonne vieille préoccupation yankee: la poursuite du bonheur. On ne peut reprocher au chauffeur de taxi qui n'a jamais fait l'expérience du totalitarisme de ne pas se renseigner dans les savants traités d'histoire ou de science politique. Par contre, dans les mass-média et les salles de cours universitaires, il n'y a pas d'excuse. A notre époque, le fait d'exprimer publiquement des opinions et des jugements sans fondement n'est pas seulement de la *naïveté*: c'est de la naïveté *criminelle*.

Soyons plus précis. La naïveté politique canadienne, telle que je la conçois, n'a rien à voir avec la manière dont les Canadiens envisagent les questions de politique intérieure; à cet égard, on peut présumer qu'ils font naturellement preuve de plus de perspicacité que les citoyens qui sont arrivés dans ce pays à un âge avancé. Cette naïveté n'a rien à voir non plus avec la manière dont les Canadiens considèrent le nazisme (quoiqu'ils le distinguent rarement du fascisme). La malfaisance, l'inhumanité et le racisme

nazis étaient flagrants. Ils auraient représenté une grave menace pour le monde — et donc pour le Canada — si les Nazis avaient gagné la guerre. Heureusement, ils l'ont perdue et, selon moi, le nazisme, même s'il peut encore menacer les individus, ne présente plus aucun danger pour le monde dans son ensemble. L'idéologie nazie n'a jamais pu attirer qui que ce soit, sauf les Allemands, qui forment une nation de surhommes (et sûrement pas *tous* les Allemands), ou certains êtres appartenant à des nations qui s'attribuent à elles-mêmes une primauté raciale, ou enfin quelques excentriques des autres nations: les Sir Oswald Mosley, ou les Emanuel Moravec de Bohême. Aujourd'hui, son influence se limite *strictement* aux excentriques. Mais qu'en est-il des quelque vingt mille ex-Nazis qui vivent parmi nous? Ne représentent-ils pas un danger? — Comment cela se pourrait-il, puisqu'au cours des trente-huit dernières années ils sont demeurés non seulement en retrait, mais parfaitement silencieux? Aucun d'entre eux n'a jamais essayé de se lever pour défendre publiquement son idéologie. Ils savent mieux que nous quels crimes ils ont commis avant que ce pays — involontairement — ne leur accorde l'asile. A présent, depuis l'affaire Roiko, ils doivent trembler de peur.

A la différence de l'idéologie nazie qui ne séduit que les membres des *Herrenvölker* et les déviants, l'idéologie communiste, elle, a l'air douce. Elle est antiraciste, elle use de clichés humanistes, elle parle beaucoup de paix (tout en se livrant clandestinement ou par procuration à des petites guerres en Hongrie, Tchécoslovaquie, Pologne, Afghanistan, Angolie, Abyssinie, etc.), elle parle aussi de solidarité internationale, de fraternité et même d'amour. Or, à l'égard des questions soviétiques, la naïveté d'un bon nombre de Canadiens s'épanouit en maintes fleurs singulièrement capiteuses. Qu'on me permette de m'arrêter ici à un cas récent qui illustre cette efflorescence avec une perfection toute stakhanovienne.

Au printemps de 1983 avait lieu à Prague, en Tchécoslovaquie, une *Assemblée mondiale en faveur*

de la paix et de la vie et contre la guerre nucléaire, appellation dont la longueur brobdingnagienne constitue, par rapport à l'inspiration véritable du rassemblement, une trahison sémantique, car où donc, ailleurs que dans la Russie soviétique, trouverait-on des journaux arborant des titres comme *Pour une paix durable!* *Pour une démocratie du peuple!* Mais on ne pouvait pas demander aux délégués canadiens de faire des devoirs approfondis de sémantique avant de partir pour Prague. Ils sont donc partis sans avoir fait de devoirs. Une fois sur place, ils ont été reçus au vin et à la fine cuisine, on leur a fait faire à travers la campagne des excursions dignes du comte Potemkine, et on leur a permis d'assister à une manifestation pour la paix rassemblant — selon leurs estimés — un quart de million de personnes. Ils ont aussi rencontré quelques dignitaires soviétiques. Puis, de retour au pays, certains d'entre eux ont relaté l'événement dans les journaux canadiens. Au nombre de ces écrivains se trouvait Mme Lesley Hughes de Winnipeg.

J'ai lu d'elle trois articles. Le premier, intitulé *Un printemps de Prague sans chars d'assaut*, a paru dans le *Winnipeg Sun* du 22 juin 1983. Il raconte comment, dès son arrivée à Prague, Mme Hughes a subi «un choc en découvrant le raffinement du mode de vie dans la Tchécoslovaquie communiste». Un autre choc s'est produit quand elle s'est rendu compte des «similitudes avec la vie en Occident. D'abord, il y avait des adolescents. Tous vêtus de jeans... quelques-uns adonnés au rock punk... défiant le système exactement comme ceux de chez nous». Dans un article subséquent (6 juillet), *Pourquoi nous n'avons pas la paix*, Mme Hughes rapporte certaines cassettes qu'elle a eues personnellement avec Valentina Tereshkova, la première femme cosmonaute au monde, ainsi qu'avec «un Russe haut placé». Ce monsieur lui aurait même confié quelques secrets d'état, notamment que les délégués américains aux pourparlers de Genève sur la paix «ont reçu instruction (de leur gouvernement) de ne soumettre que des

propositions impraticables pour le désarmement». Mme Hughes est d'avis que «nous avons été induits à ne pas voir la réalité au delà des apparences», et elle exprime le souhait que «*nous nous rendions compte par nous-mêmes*» (c'est elle qui souligne). Enfin, elle semonce les dirigeants occidentaux: ils devraient agir de manière à «empêcher (la guerre) d'abord, et s'occuper de la menace communiste contre notre mode de vie une fois seulement que la vie elle-même aura été assurée».

Son autre article (4 juillet) est une méditation sur la fausseté des allégations anti-communistes. Cela s'intitule: *Répression? Elle est sûrement bien cachée*. Ici, l'écrivaine de Winnipeg parle à ses lecteurs d'«appels téléphoniques reçus de New York... où les journaux font état d'émeutes, de répression et d'arrestations» survenues à Prague. Elle parle aussi de la «mauvaise presse» dont se rend coupable la radio occidentale, selon qui l'*Assemblée pour la paix* accorderait «la liberté d'expression aux communistes seulement». Elle avoue également que, en se rendant à Prague, elle craignait d'«être vue comme la Neville Chamberlain d'aujourd'hui, criant *Peace in Our Time*», mais qu'elle a aussitôt compris que tel n'était pas le cas quand elle a parlé aux «Tchèques rencontrés dans la rue, au fond des boutiques obscures, dans les bars», qui tous lui ont dit qu'«ils assistaient (à la manifestation pour la paix) avec joie, pas seulement pour l'argent des touristes mais bien pour l'espérance». Puis de nouveau on a dîné, bu de la vodka, dansé, passé «un jour entier à visiter en groupe des usines, des écoles, des garderies et une ferme collective»; enfin, ce séjour exaltant (et sûrement mouvementé) a été couronné par la grande manifestation pour la paix sur la Place de la Vieille-Ville de Prague, remplie à capacité. «Pensez-vous vraiment, demande Mme Hughes, que les communistes ont pu extirper eux-mêmes les gens de leurs domiciles, les aligner dans les rues par rangs de dix, les forcer à verser des larmes, à nous photographier, à nous serrer la main?»

Enfin, la reporter de Winnipeg conclut: Non, en participant à cette assemblée, nous n'avons pas été, nous délégués canadiens, les «dupes de Lénine». (En fait, Lénine a employé le mot «idiots».)

Une dépression s'abat sur moi: pourrai-je obtenir assez d'espace dans cette revue pour analyser en détail une collection de méprises aussi gargantuesque? Ce sera difficile. Je ne peux quand même pas demander au rédacteur en chef de rejeter d'autres articles dont les sujets concernent plus directement la littérature. Vraiment, une dépression s'abat sur moi. Combien de lecteurs cette revue a-t-elle de toute manière? Moins sans doute que le *Winnipeg Sun*. «Habent sua fata libelli», et le sort des articles — et des livres — comme celui-ci est d'être rarement lus par ceux pour qui ils ont été écrits, mais de l'être plutôt par ceux qui n'en ont pas besoin, car ils connaissent déjà ces discussions par cœur.

Mais peut-être ne faut-il pas capituler pour autant, même si *das Spiel ist ganz und gar verloren*, parce que, espérons-le, *dennoch wird es weitergehen*. S'il m'est impossible de donner tous les détails qu'il faudrait pour corriger la myopie de notre Alice au pays des merveilles tchèques, du moins j'essaierai de procéder systématiquement.

Le premier article de Mme Hughes manifeste l'un des méfaits caractéristiques de la psyché naïve des Canadiens, et que je décrirais comme:

1. L'INSENSIBILITÉ CANADIENNE

Je trouve étrange qu'aucun des délégués canadiens n'ait trouvé étrange de se rendre à une assemblée pour la *paix* dans un pays qui, il y a tout juste quinze ans, a été victime d'un guet-apens *militaire* de proportions gigantesques (auquel ont pris part environ sept fois plus de soldats et de matériel qu'il ne s'en trouve dans toute l'armée canadienne). Au cours de cette aventure, une centaine de civils sont morts, et le pays n'a pas cessé depuis de vivre pratiquement sous occupation militaire soviétique. La principale

des nombreuses bases soviétiques en Tchécoslovaquie se trouve à 32 kilomètres seulement de Prague, en direction est, à Mladá, donc à une petite heure de route pour les véhicules blindés. De même, des rampes de missiles (munis de têtes nucléaires, naturellement) se profilent derrière maint village tchèque, quoique les délégués n'en aient vu aucun près de la ferme collective où ils ont passé quelques minutes, probablement à casser la croûte et à trinquer. Ils ne peuvent pas y être restés plus de quelques minutes, en effet, puisqu'en un seul jour ils ont visité «des usines, des écoles, des garderies» en plus de cette ferme collective. Mme Hughes a aperçu la Bohême — comme disent les Tchèques — depuis les fenêtres d'un train express.

Mais si je trouve tout cela étrange, que dois-je penser de la sensibilité de cette dame qui intitule son article *Un printemps de Prague sans chars d'assaut?* Selon toute apparence, les mots qu'elle a choisis ne sont pour elle que des mots, sans aucune réalité derrière. C'est sûrement un bon truc quand on cherche un titre accrocheur. Pour les millions de Tchèques, cependant — y compris les 70 000 qui vivent maintenant au Canada —, les mots qu'a choisis Mme Hughes ont un sens plus concret. Car des milliers de ceux qu'ils aimaient en Tchécoslovaquie ont perdu leur emploi, leur carrière, leur statut social, leur liberté, et même leur vie, suite à l'intervention de ces chars d'assaut métaphoriques. Mais Mme Hughes n'a pensé à aucun de ceux-là. Elle était là en amie; en amie du gouvernement s'entend.

2. L'IGNORANCE CANADIENNE

Ici, il faut probablement blâmer en partie nos institutions ethno-culturelles, qui financent les danses folkloriques, fêtes traditionnelles et autres survivances désuètes de la vie villageoise d'Europe. Dans l'esprit de certaines personnes, les trémoussements d'une jeune fille sexy, munie d'un Ph.D. et vêtue d'un «costume national» à jupe courte, comme on en voit si souvent à Toronto lors du Caravan Festival ou en

d'autres occasions, offrent l'image la plus commune de l'Européen de l'Est, présenté comme un péquenaud demeuré et à demi analphabète. Telle était apparemment l'idée que Mme Hughes se faisait du Tchèque typique. Il semble qu'elle n'a jamais entendu parler de l'existence en Tchécoslovaquie d'une littérature et d'un cinéma un peu avancés; des noms comme Capek ou Kundera ne lui disent rien; non plus que des mots comme Martinu, Mucha ou, pour nous en tenir à notre sujet, des noms d'armes tels que Bren, Skoda AA, Panzerjäger (mais c'est que Mme Hughes aime la paix). Lorsque, au lieu de nigauds dans des huttes de boue, elle a rencontré des jeunes gens parlant anglais et portant des jeans, qui en savaient probablement plus long qu'elle sur Mick Jagger (et peut-être aussi sur Faulkner), alors elle a éprouvé un «choc».

Mme Hughes a aussi rencontré des «punk-rockers défiant le système *exactement comme* ceux de chez nous» (cette fois c'est moi qui souligne).

3. L'INAPTITUDE DES CANADIENS À VOIR L'IMPORTANCE DE LA QUANTITÉ DANS LA QUALITÉ

J'adore — c'est-à-dire j'abhorre — la locution «exactement comme». Quand le dramaturge Václav Havel a été arrêté pour la première fois parce qu'il avait transmis en contrebande à notre maison d'édition tchèque de Toronto les mémoires manuscrits d'un ancien ministre socialiste, j'ai raconté la chose à une collègue canadienne. Elle a répliqué: «C'est exactement comme Daniel Ellsberg».

Eh bien, oui. Havel et Ellsberg, en un sens, ont commis tous deux le même crime: ils ont transmis des documents que leur gouvernement souhaitait tenir secrets. Pourtant, il y a certaines différences: la différence entre les mémoires d'un ex-politicien octogénaire et des dossiers militaires classés «*Top-secret*»; la différence entre le fait de faire passer des documents à l'étranger sans demander aucune compensation financière, et le fait de les vendre à de riches journaux américains contre une somme rondelette. Et puis, il y a la différence entre la fortune ultérieure de

Ellsberg: acquittement suivi d'une tournée de conférences, et celle de Havel: quatre ans de prison suivis d'une surveillance policière de vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Autre exemple encore plus révélateur de cette naïveté canadienne: une autre dame assez jeune, à qui je parlais cette fois du procès monté de toutes pièces contre la dirigeante socialiste Milada Horáková, procès qui s'est soldé par son exécution et a fait d'elle la seule femme tchèque à avoir été exécutée pour «crimes» politiques, cette jeune dame, donc, a commenté ainsi le faux procès: «C'est exactement comme Angela Davis!» Aussitôt, *cela* m'a rendu furieux, et j'ai perdu contenance. «Ah oui? me suis-je écrié. Mais le procès a eu lieu en Californie, n'est-ce pas? Je pensais que les Yankees enverraient Angela à la chambre à gaz!» La dame m'a toujours évité depuis.

La même chose vaut pour les punks tchèques. Bien sûr, ils défient le gouvernement. Mais au lieu de les laisser organiser leurs concerts monstres dans les grandes salles et les stades, le gouvernement — pas plus d'un mois environ après que Mme Hughes eut quitté Prague — censurait la musique punk, démantelait une trentaine de groupes punks ou «*new wave*» en retirant les permis de leurs musiciens, congédiait tout le comité de rédaction de *Mélodie*, le seul mensuel consacré à la musique pop, et serait sur le point de dissoudre la section de jazz de l'Union des musiciens, qui était le principal porte-parole des punks. Ce n'est donc pas du tout «exactement comme». Plutôt «un peu comme».

4. LA NÉGLIGENCE DES CANADIENS À BIEN SE DOCUMENTER

On a fait subir à Mme Hughes toutes les étapes du subtil lavage de cerveau que décrit en détail (avec force exemples) le *Political Pilgrims* de Paul Hollander, l'un des nombreux ouvrages que devrait lire tout Canadien ayant l'intention de se rendre derrière le rideau de fer. Sauf tout le respect que je lui dois,

Mme Hughes est une petite journaliste canadienne de province, qui n'a que peu d'occasions de dîner en compagnie de « Russes haut placés » et de starlettes du cosmos. A Prague, pourtant, elle a eu droit à un traitement de faveur. Le monsieur haut placé du KGB lui a même confié un renseignement du plus haut intérêt, et elle, impressionnée par la gentillesse d'un si grand personnage, a ajouté foi à ce renseignement avec autant de conviction qu'elle en met à se méfier de l'information offerte aux Canadiens non seulement par les exilés tendancieux que nous sommes, mais aussi par tout ce qui est directement accessible au public lecteur en fait d'ouvrages savants et de romans dont la valeur est largement reconnue. Certains de ces livres sont même écrits par des Canadiens, comme ceux que l'éminent Professeur H. Gordon Skilling de l'Université de Toronto a publiés sur la Tchécoslovaquie. Refusant de tenir compte d'ouvrages aussi érudits, Mme Hughes exprime plutôt le désir de « voir par elle-même » et non à travers le prisme de la propagande. Seulement, après soixante-dix ans de mensonge totalitaire, les méthodes primitives du comte Potemkine ont été considérablement améliorées. Se rendre dans un pays totalitaire afin de « voir par soi-même », sans avoir fait de bons devoirs au préalable, c'est s'assurer exactement le contraire de ce que cherchait Mme Hughes en voulant « être sur place ». C'est s'assurer de ne pas pouvoir atteindre « la réalité au delà des apparences ».

5. L'INAPTITUDE DES CANADIENS À COMPRENDRE QUE LES ESPRITS TOTALITAIRES SONT BEL ET BIEN DIFFÉRENTS DE NOUS

« Empêchez la guerre d'abord, vous vous souciez de la menace communiste ensuite ! » Joli slogan. Cela me rappelle un graffiti que j'ai lu sur un mur de Sidney Smith Hall, juste au-dessous d'une affiche électorale du Parti communiste : « Votez maintenant, payez plus tard ! » En fait, tout le problème vient de ce qu'il est impossible de séparer paix et liberté. Par liberté, bien sûr, j'entends non pas l'indépendance

nationale, mais bien la liberté individuelle de chaque citoyen. Car pour ce qui est de l'indépendance nationale, l'une des nations les plus «libres» a certainement été l'Allemagne hitlérienne. Mais la liberté individuelle, dans le Reich de Hitler, était inexistante. Un mot la résume: Auschwitz.

Il existe bel et bien, en Tchécoslovaquie, un mouvement pacifiste véritable, non patronné par le gouvernement. Mais ses délégués n'ont pas été admis aux cérémonies et aux dîners arrosés de bons vins, pas plus qu'ils n'ont été autorisés à parler. Car ce mouvement insiste sur le lien nécessaire entre le problème de la paix et celui de la liberté. En termes plus simples, pour que nos Alices comprennent, disons que les libertés civiles et les droits de l'homme, tels qu'ils existent dans nos sociétés occidentales, garantissent aux gens comme Mme Hughes, et de manière très efficace j'en ai bien peur, la possibilité de lutter pour le désarmement — dans notre partie du monde. Quant à l'absence de tels droits et de telles libertés dans les pays totalitaires de quelque couleur qu'ils soient, elle peut apporter un concours précieux à la lutte de Mme Hughes pour le désarmement — dans notre partie du monde. Si toutes les Mme Hughes continuent sur leur lancée — et il est probable qu'elles le feront —, alors il y aura bel et bien désarmement — *dans notre partie du monde*. Pour employer le terme savant, ce désarmement sera «unilatéral».

L'histoire ancienne et récente, en effet, nous apprend que l'autocrate, le tyran, le dictateur, le dirigeant totalitaire ne comprend malheureusement qu'un seul langage international: celui de la force matérielle. Il n'est aucunement ému par les sentiments présumément humains qui émeuvent Mme Hughes. Après tout, les hommes se trouvant à la tête d'un Etat qui a déjà tué de trente à soixante-dix millions de ses propres citoyens peuvent difficilement avoir le cœur tendre. Mais ils comprennent le langage de la puissance militaire. Par exemple, les Nazis, au cours de la Deuxième Guerre mondiale, n'ont jamais utilisé leurs gaz de combat, et pourtant chaque soldat

allemand, du début jusqu'à la fin de la guerre, avait un masque à gaz accroché à sa ceinture. C'est que les Alliés, eux aussi, possédaient ces mêmes gaz, et les auraient employés si les Allemands l'avaient fait. Seule la connaissance de ce fait a empêché Hitler de recourir à l'invention diabolique de ses prédécesseurs de la Première Guerre. Mais si les Alliés n'avaient pas possédé d'armes chimiques, est-il raisonnable de penser que Hitler, pour des motifs humanitaires, se serait retenu d'asperger d'ypérite tous les Yanks, les Tommies et les Bolchéviques jusqu'au dernier?

Autre exemple plus récent du même genre de tuerie: les Nord-Vietnamiens avaient certainement accès aux gaz de fabrication soviétique pendant la guerre du Vietnam, mais ils ne s'en sont servis qu'après le départ des Américains, contre des tribus primitives de montagnards qui n'avaient même pas de bazookas.

Voilà pourquoi les gens qui ont la même expérience que moi, à la fois personnelle et livresque, croient qu'il est important que les moyens de défense atomique de l'Occident ne soient pas affaiblis ni abandonnés. A l'instar de Mme Hughes, nous ne voulons pas mourir dans une guerre atomique. Mais nous avons des raisons, fondées autant sur la logique que sur l'histoire, de penser que si l'Occident renonçait à ses armes nucléaires, ce n'est pas la paix que nous aurions mais la guerre. Peut-être cette guerre ne serait-elle pas d'abord atomique; mais si les forces conventionnelles de l'OTAN résistaient avec le moindre de force, alors nous vivrions sans doute assez pour connaître aussi la guerre atomique. Limitée peut-être, mais néanmoins atomique. Avez-vous lu ce que rapporte Sakharov à propos de la grande fête qui a eu lieu dans un endroit ultra-secret de Sibérie pour célébrer l'achèvement de la bombe soviétique? Sakharov, le père de cette bombe, propose un toast: «Pour que ce terrible engin ne serve jamais!» A quoi l'un des généraux soviétiques, tout replet et l'air enjoué, répond: «Merci, camarade Sakharov, pour ce bébé dont vous avez accouché.

Mais quant à ce qu'il convient d'en faire, je vous prie de nous laisser le soin d'en décider!»

Malheureusement, il est impossible d'assurer la paix d'abord, puis de se soucier du communisme ensuite. On ne peut séparer ces deux objectifs. Ce serait bien gentil si on le pouvait, mais on ne le peut pas.

Je n'ai aucun conseil tout fait à donner à ceux qui veulent préserver la paix. Tout ce que je sais — parce que l'histoire me l'a appris —, c'est comment la paix peut être détruite. Le pacifisme, c'est-à-dire la volonté naïve ou lâche de nous désolidariser du sort qui nous lie à l'Amérique du nord dans un monde où sévit un totalitarisme puissant, est une voie sûre vers la guerre.

6. L'AHISTORICITÉ DES OBSERVATIONS QUE FONT LES CANADIENS

Que de fois, dans nos journaux canadiens, rencontre-t-on des phrases comme: «M. Jaruzelski, chef de la junte militaire qui s'est emparée du pouvoir en Pologne il y a un an, a dit...» Ou bien: «M. Arafat, leader de la guérilla anti-israélienne, a déclaré...» Etc. On présume, selon toute apparence, que les Canadiens souffrent d'un grave rétrécissement de la mémoire, ou bien que leur connaissance des affaires du monde est lamentable.

Mme Hughes se demande pour la forme si les communistes sont capables de forcer les citoyens à descendre dans la rue pour appuyer la *Pax sovietica*. Certes, une telle chose serait impensable dans ce pays. Mais Mme Hughes ne semble pas savoir que les gens vivant présentement en Tchécoslovaquie ont un passé très différent de celui des gens vivant présentement au Canada. Les Tchèques sont les vétérans de six années d'occupation nazie, au cours desquelles ils ont été obligés, sous la menace, de participer à des rassemblements monstres (dans le même square de Prague) pour protester contre «l'assassinat perfide de Herr stellvertretende Reichsprotektor, General der SS Reinhard Heydrich». Puis ç'a été le stalinisme: de trois à cinq cents exécutions politiques (dont celle de

Milada Horáková mentionnée précédemment); environ cent mille prisonniers politiques condamnés à extraire le minerai d'uranium servant à produire les bombes A soviétiques; des centaines de milliers d'intellectuels, avocats, commis, petits entrepreneurs, fermiers, enseignants, savants, envoyés dans les mines, les «bataillons noirs» (de travaux forcés), les manufactures ou les fermes d'État, pour y être «rééduqués»; les procédures tatillonnes, la surveillance policière, le harcèlement, les obligatoires corvées de fins de semaine «volontaires», etc. Ces gens sont les pères et les mères d'enfants qui auraient très peu de chances d'être admis à l'enseignement collégial, sans parler de l'université, si leurs parents refusaient de «lutter pour la paix». En un mot, Mme Hughes ne semble pas au courant de la saloperie très concrète, non métaphorique, du système communiste dans les premières années de sa venue au pouvoir, non plus que de l'action répressive qu'il n'a cessé d'exercer depuis lors. Après les holocaustes déchaînés auxquels ils se sont livrés, de tels régimes n'ont plus besoin de conduire les gens aux manifestations avec des fouets. La crainte de leur pouvoir et de la promptitude avec laquelle ils se jettent sur vous, à la manière de Jaruzelski, suffit amplement. Dans de telles conditions, les gens sont conduits peu à peu à adopter une tournure d'esprit telle que plus rien ne les révolte. Ils se disent: Et alors? Nous avons manifesté contre le crime des paras britanniques qui ont tué notre bon ami socialiste l'*Obergruppenführer* Heydrich. Nous avons manifesté pour réclamer la peine de mort contre les défenseurs du procès Slánsky, et plus tard on nous a dit que les camarades pendus étaient innocents — et alors? Nous avons manifesté pour dénoncer les mensonges de l'impérialiste Kennedy concernant la présence de missiles soviétiques à Cuba, et quelques jours plus tard nous avons manifesté de nouveau pour acclamer le geste de paix de Nikita Krouchtchev quand il a fait retirer de Cuba les missiles inexistantes. Nous avons manifesté en faveur du bon communiste Dubček et contre l'invasion des Soviétiques venus le

déposer; puis, deux ou trois ans plus tard, nous avons manifesté pour appuyer l'aide fraternelle des Soviétiques et dénoncer le mauvais communiste Dubček. Et alors? Pourquoi ne pas manifester maintenant en faveur de la paix? C'est tout bonnement un autre truc du Kremlin, et mieux vaut y être.

Mme Hughes semble aussi ignorer deux autres choses. La première, c'est que ces manifestations de masse, la plupart du temps, ont lieu pendant les heures de travail, sans perte de salaire. En ce sens, les manifestants sont rémunérés pour leur participation. Et si la manifestation tombe un jour de congé, alors les moyens de persuasion mentionnés précédemment fonctionnent toujours. La deuxième chose, c'est que d'habitude, les gens doivent aller faire cocher leur nom sur des listes que tiennent les contremaîtres et autres patrons dans les rues latérales où se réunissent d'abord les manifestants volontaires. Puis ceux-ci se mettent à dévaler la rue de Paris en direction de la Place de la Vieille-Ville: un énorme fleuve humain. Mais par les rues transversales, des ruisseaux de gens, bannières et drapeaux enroulés, s'enfuient dans le sens opposé. Ils se dirigent vers l'un des nombreux pubs de la Vieille-Ville, pour célébrer cette belle journée ensoleillée qu'ils ont passée à se promener agréablement et qu'ils couronnent par une bonne bière entre amis dans l'une des jolies maisons médiévales où, il y a de cela mille ans (qui sait?), le bon roi Wenceslas en personne a peut-être dîné et bu de la bière en compagnie de charmantes préposées des établissements thermaux du voisinage.

Si Mme Hughes avait su tout cela, aurait-elle été aussi surprise d'entendre les gens, avec qui manifestement elle n'a pas conversé en tchèque mais par le biais d'un interprète, exprimer des vues aussi orthodoxes en présence d'une étrangère qui, selon toute vraisemblance, était une «compagne de route»?*

7. L'HABITUDE QU'ONT LES CANADIENS DE JUGER LES AUTRES D'APRÈS EUX-MÊMES

Ayant lu dans les journaux américains que des

marches de protestation et des arrestations avaient eu lieu à Prague, Mme Hughes s'attendait à assister à des émeutes du genre de celles qui se produisent aux Etats-Unis, mais elle n'a rien remarqué de semblable. C'est qu'une fois de plus elle n'a pas tenu compte de la peur bien établie qui constitue le meilleur gardien de l'obéissance civile, une peur née, en l'occurrence, de la claustrophobie régnant dans les petites nations qui vivent sous un régime policier, où n'existe tout simplement aucune voie d'échappement. Un déserteur américain peut facilement franchir la frontière pour s'enfuir au Canada, parfois même dans sa propre voiture. Un criminel peut louer une chambre d'hôtel sous un nom d'emprunt ou se déguiser avec une fausse moustache. Un jeune homme qui vient de casser une vitre à l'ambassade américaine n'aura aucun problème, même s'il est pris par la police, à poursuivre ses études à l'université.

Aucune possibilité de ce genre n'existe en Tchécoslovaquie. Traverser le rideau de fer est plutôt malaisé — et si Mme Hughes pense que le rideau de fer n'est qu'une métaphore inventée par ce vieux réactionnaire de Winston Churchill, elle aurait dû se rendre à Prague en voiture et, au moment de quitter l'Allemagne, faire une petite promenade le long de la frontière. Quant aux hôtels, vous ne pouvez pas y louer de chambre à moins de montrer vos papiers au réceptionniste, lequel doit présenter une liste de ses clients à la police sur demande. Une barbe postiche ne vous y sera d'aucun secours. Et si vous êtes étudiant et que vous cassez une vitre à l'ambassade soviétique, eh bien...

C'est pourquoi Mme Hughes n'a vu ni marche de protestataires, ni bataillons de police, ni convois de paniers à salade remplis de gens battus. Pourtant, une marche de protestation avait bel et bien lieu au centre-ville de Prague, comme l'ont rapporté non seulement les média occidentaux mais aussi (en privé) le Révérend John Morgan, qui lui aussi se trouvait à Prague à ce moment-là, parmi les personnes reçues à boire et à dîner par les autorités. Cette marche ne

rassemblait que trois cents participants environ. La plupart étaient très jeunes, ils ont été facilement arrêtés par la police. Que leur réserve l'avenir, je n'en sais rien. La presse totalitaire ne renseigne jamais ses lecteurs sur de telles questions.

Puis il y a eu la rencontre, largement couverte par la presse ouest-allemande et britannique, entre les représentants de la *Charte 77*, mouvement tchèque pour la paix et les droits de l'homme, et les délégués des partis écologique et social-démocrate d'Allemagne fédérale. Cette rencontre a eu lieu à la Montagne Blanche, aux environs de Prague, là où, il y a trois siècles, les Tchèques ont perdu leur liberté aux mains autoritaires des Habsbourg d'Autriche. Pour l'occasion, la colline historique a été ceinturée par un cordon de policiers, les participants ont été appréhendés, les appareils-photos des délégués occidentaux ont été confisqués et leurs pellicules exposées au soleil étincelant. Mais Mme Hughes n'a pas assisté à cette scène ni rien lu à son sujet. Les journaux canadiens n'ont guère couvert l'événement, les journaux tchèques ne l'ont pas couvert du tout, et Mme Hughes ne lit pas l'allemand et méprise probablement la presse conservatrice de Grande-Bretagne.

En somme, tel que prévu par les Américains, la liberté d'expression a effectivement été accordée «aux communistes seulement». A coup sûr, tel a été le cas dans le communiqué final de la conférence. Ce communiqué proteste-t-il avec autant de véhémence contre chacun des deux principaux arsenaux nucléaires existant dans le monde? Proteste-t-il même contre l'un des deux? Ou ne fait-il que se déchaîner contre le bellicisme des Yankees, ces pauvres militaristes prêts à déclencher la guerre au moindre prétexte et qui, pendant au moins dix ans, ont détenu le monopole de l'armement atomique mais n'ont pas su s'en servir contre la Russie soviétique alors dépourvue de toute arme nucléaire et donc sans défense?

Mme Hughes, sans doute, a voté en faveur de ce communiqué. J'ai bien peur qu'elle ne corresponde assez fidèlement au mot de Lénine qu'elle cite elle-

même dans ses articles.

Mon dieu! Je voulais écrire sur ce beau pays, sur ses gratte-ciel dorés se profilant contre le ciel de l'été indien, sur le plaisir de ses bibliothèques, sur le charme exquis de la liberté que ma femme et moi, ainsi que tous mes amis du pays d'origine, avons trouvée ici, sous le parapluie yankee. Mais voilà que la maudite politique s'est emparée de moi, et que la naïveté de tant de mes amis canadiens m'a mis à la torture. Certes, je ne suis pas de l'étoffe dont on fait les Sisyphe, et pourtant, encore et encore, je pousse mon rocher le long de la pente abrupte de l'incompréhension.

Quel imbécile je fais!

* En décembre 1983, une dépêche de l'agence de presse tchécoslovaque CTK apprend au monde que «des centaines de milliers de manifestants ont acclamé la décision prise par le Soviet suprême et le gouvernement tchécoslovaque de placer des missiles soviétiques munis de têtes nucléaires sur le territoire de la Tchécoslovaquie». Il semble bien que ces foules soient les mêmes qui, six mois plus tôt, ont manifesté en faveur de la paix. Voilà qu'à présent elles se réjouissent de ce que leur pays est devenu une cible pour les missiles américains. Quel peuple étrange que les Tchèques!